

OP J2/1a 3000

DAVID JAHIER



LE PENSIONNAT

(ÉCOLE SUPÉRIEURE DE JEUNES FILLES)

DE

LA TOUR



PREMIÈRE PARTIE :

La période Beckwith

(1837-1845)



Torre-Pellice

TYPOGRAPHIE BESSON

1898.

DAVID JAHIER



LE PENSIONNAT

(ÉCOLE SUPÉRIEURE DE JEUNES FILLES)

DE

LA TOUR



PREMIÈRE PARTIE :

La période Beckwith

(1837-1845)



Torre-Pellice

TYPOGRAPHIE BESSON

1898.

A
MADEMOISELLE
CHARLOTTE BECKWITH
HUMBLE HOMMAGE
DE
L' AUTEUR.

D. J.

“ Oui, Sire, les Vaudois sont des gens tranquilles, qui s'occupent des travaux de la campagne et *de l'éducation de leurs enfants* : et vous savez, *Majesté*, avec nous autres Protestants, c'est là un besoin absolu ».

(Beckwith à Charles Albert).

Après une courte période de liberté, la Restauration de 1815 avait replongé les Vaudois dans l'asservissement. Le mouvement de réforme et de progrès, à peine commencé sous la domination française, subit un brusque arrêt. La cause de l'instruction aurait été, sans doute, entravée, elle encore, pour longtemps, sans l'intervention de deux nobles bienfaiteurs étrangers, que la Providence amena à s'occuper des Vallées, comme d'une terre sacrée.

La construction simple et bien comprise des nouvelles écoles (dites *de la ville et de quartier*), ainsi que la préparation plus sérieuse et plus complète des régents — ce fut l'œuvre spéciale

du colonel Beckwith — avait imprimé une forte impulsion à l'instruction élémentaire. D'autre part, le Rev. Gilly avait pourvu à la fondation du Collège de la Tour (1831), en vue de former des pasteurs et des maîtres d'écoles, tout en préparant d'autres élèves pour les études supérieures de l'Université. Sans compter l'École latine de Pomaret, dont il avait doté la Vallée de Saint Martin.

Tout cela constituait un état de choses encourageant, malgré l'adversité des temps, surtout si on le comparait à l'état général de l'instruction en Italie, à cette époque, même en Piémont.

Il restait cependant une lacune qu'il fallait combler. On avait trop longtemps négligé l'instruction et l'éducation des jeunes filles, subissant en cela l'influence d'un vieux préjugé. Le moment était venu de rompre avec la tradition et d'introduire les réformes que la plupart des nations protestantes avaient adoptées depuis longtemps.

Des écoles élémentaires de jeunes filles s'étaient bien ouvertes ci et là depuis quelques années ; mais elles ne se multipliaient pas comme celles des garçons. En 1840, on en comptait quatre en tout, aux Vallées ; quelques paroisses privilégiées

seulement — comme La Tour, S.t Jean, S.t Germain et Villar — en possédaient, grâce à l'initiative et au concours du Comité de Londres (*). Quant à une instruction supérieure, pour les jeunes vaudoises de familles aisées, il fallait l'aller chercher hors des Vallées. Aussi, beaucoup de parents, au moment d'envoyer leurs filles à l'étranger, reculaient devant le sacrifice d'argent. Quelques-uns même s'effrayaient à l'idée d'un long voyage et d'une absence prolongée de leurs enfants.

Le niveau de l'instruction féminine restait donc sensiblement inférieur. L'ignorance était, hélas ! générale parmi les femmes vaudoises ; une bonne initiation aux devoirs de filles, d'épouses, de mères, leur faisait trop souvent défaut. Des exceptions existaient, mais fort rares. Quoi d'étonnant si les pasteurs et les vaudois, en général, de quelque notoriété, demandaient leurs compagnes à l'étranger ? Le contingent d'épouses qui nous vint du dehors, certes, fut un avantage pour notre peuple, qui, le plus souvent, recruta

(*) C'était beaucoup cependant, si l'on pense que la grande ville de Turin, encore en 1846, n'avait pas d'écoles élémentaires pour les jeunes filles — d'après le témoignage d'un historien.

Cfr. Bersezio, *Il Regno di Vitt. Em. II.*

ainsi des personnes distinguées, dont la douce influence se fit sentir : influence intellectuelle et morale, qui ne cessa d'agir heureusement de plusieurs manières. Mais notre peuple dans son ensemble souffrait de cette condition d'infériorité. La masse conservait, tels que la persécution, la misère et les circonstances trop souvent fâcheuses les avaient faits, ses défauts d'éducation traditionnelle : pas de vie vraiment intime dans les familles, pas de principes d'ordre et de propreté, pas d'initiative et de persévérance chez les individus.

Beckwith le comprit bien. Pour obtenir l'éducation du peuple, il faut travailler avant tout à l'éducation de la femme. On n'atteint au cœur du peuple qu'en passant par la femme. C'est alors que l'ami des Vaudois entreprit de favoriser la fondation d'écoles élémentaires, en faveur des jeunes filles du peuple ; c'est alors aussi que, pour gagner les classes les plus élevées de la société vaudoise, il conçut la pensée de fonder, à La Tour, le Pensionnat, dont nous avons entrepris de tracer brièvement l'histoire.

Fonder une institution où les jeunes filles appartenant aux familles aisées pussent recevoir une éducation en harmonie avec leur position

sociale », tel fut le but spécial du Colonel Beckwith ; telle est aussi la définition qu'en donne la Table, dans sa requête au Roi, pour obtenir l'autorisation de réaliser ce projet. Il s'agit avant tout de former, moralement, un certain nombre de jeunes filles, en les *soumettant à une discipline et à des habitudes qui manquent chez elles, en les habituant à l'ordre et à la propreté* (*). Il s'agit ensuite de développer leur sentiment religieux, en exerçant une influence spirituelle sur leurs jeunes cœurs. Mais un but plus élevé se dessine aux yeux du fondateur. S'il prépare des femmes chrétiennes d'ordre, c'est qu'il veut renouveler un peuple. « *Ce n'est pas le rôle d'institutrice que vous remplissez* — écrivit-il à celle qui en a pris

(*) Voir : *Lettre de Beckwith à Mlle Dégallier*, 4 Oct. 1838. Il retraçait, quelques années plus tard, à une des premières élèves du Pensionnat, le rôle de la femme tel qu'il le concevait, par ces lignes que nous tenons à transcrire ici : « La carrière d'un homme demande plus d'énergie et d'activité que celle de la femme, mais celle de cette dernière est assez étendue et un ménage est assez vaste pour réaliser les plus belles entreprises et les plus utiles conceptions. Une maison bien dirigée est un centre de religion, de civilisation et de bonnes mœurs. Tout cela repose sur le caractère de la femme. Si elle est raisonnable, douce, aimante, active, la maison deviendra bientôt un paradis, et toute sorte de biens sort de là, comme d'un réservoir d'eaux vives qui répandent la fertilité sur les terrains les plus arides ».

Lettre à Mlle E. B. — Cfr. *Meille*, Vie du Colonel Beckwith, p. 111.

la direction — *vous formez les pierres fondamentales d'une nation religieuse.*

On ne pouvait concevoir un projet plus grandiose: il est bien l'expression la plus noble de l'œuvre tout entière du Colonel Beckwith.

* * *

L'histoire du Pensionnat peut se diviser en trois périodes distinctes. La première, celle de la fondation, embrasse les huit premières années (1837-45). L'institution est essentiellement un *Pensionnat*, sous la dépendance directe du Colonel Beckwith. La seconde est une période de transition (1845-63). L'institution est à la fois un *Pensionnat* et une *Ecole supérieure*. Elle devient une *Ecole supérieure*, seulement dans la troisième période, qui dure jusqu'à nos jours.



PREMIÈRE PARTIE

LA PÉRIODE BECKWITH

(1837-1845)





Le Colonel Beckwith.



À peine le Colonel Beckwith avait-il songé à une institution de jeunes filles, qu'il s'ouvrit au Modérateur J. P. Bonjour, son ami dévoué et son fidèle conseiller. Ils avisèrent ensemble à l'exécution du projet. La Table devait, semblait-il, tout en laissant à d'autres l'initiative et la charge de la nouvelle entreprise, en assumer la direction. C'est ce qu'elle avait fait, quelques années auparavant, pour le Collège. Mais, ne se souciant pas d'assumer une nouvelle responsabilité, ou prévoyant que sa coopération n'inspirerait pas toute la confiance voulue, elle laissa placer l'institution sous la dépendance directe du Colonel.

Peut-être aussi, ce bienfaiteur voulait-il être plus libre de façonner son œuvre à sa guise. Voilà sept années que le Collège était fondé, mais

qu'elle existence misérable n'avait-il pas mené jusqu' alors ! Peu d'élèves, peu de classes, peu de résultats ! Déjà perçait le découragement. — Et pourquoi ? — L'organisation de cet établissement répondait-elle aux conditions spéciales et aux besoins particuliers de la population vaudoise ? Le personnel enseignant était-il bien à la hauteur des circonstances ?

La réponse n'offrait aucun doute pour lui, pas plus que pour Gilly, du reste. Pas d'hésitation possible. Pour atteindre à son but, pour former ces jeunes filles comme il l'entendait, il fallait les sortir de leur milieu, leur créer un entourage plus favorable, leur constituer une nouvelle vie de famille, en un mot, fonder un vrai Pensionnat. Voilà pour la forme.

Quant au personnel dirigeant, mieux valait le faire venir du dehors. La Suisse pouvait alors le fournir plus convenable, mieux préparé et plus apte à sa difficile mission.

On eut donc, pour commencer, un vrai Pensionnat, dirigé par une demoiselle suisse. La Table laissa faire, se tenant à l'écart. Elle dut cependant intervenir auprès de l'Autorité civile, afin d'obtenir pour l'Institution l'autorisation royale.

Une requête au Roi Charles Albert (1), grâce aux bons offices du comte de Waldbourg-Truchsess, ministre plénipotentiaire du roi de Prusse près la cour de Turin, reçut bientôt une réponse favorable.

Le colonel loua pour trois ans (la durée d'un premier terme, à titre d'essai) une partie de la maison de Baptiste Vertu, autrefois des comtes de la Tour. Il fit restaurer cet immeuble de son mieux, à ses frais, pour l'approprier à sa destination, acheta le matériel nécessaire à son ameublement, puis y installa son Pensionnat. Au rez-de-chaussée, à gauche du corridor, se trouvaient la salle à manger et la cuisine, l'appartement à droite étant réservé au maître de la maison, M. Vertu. Au premier étage étaient la grande classe, le salon, la chambre de la directrice ; puis, au nord, un cabinet de toilette et des chambres à coucher. Au deuxième, les dortoirs et quelques chambres séparées. — La demoiselle suisse entra aussitôt en fonction, avec l'aide d'une femme

(1) A la date du 19 Août 1837. La permission royale ne se fit pas attendre : le Préfet de Pignerol la communiquait à la Table dès le 7 Sept. suivant. Cette concession du Roi, au reste, était largement compensée par la publication, en cette même année, du *Codice Albertino*, qui replongeait les Vaudois sous les anciens édits d'oppression.

de chambre et une cuisinière de la même nationalité. Vers la fin de Novembre 1837 (1), le Pensionnat fut inauguré solennellement par le Modérateur, en présence de Beckwith, des élèves et de leurs parents.

L'affluence des élèves fut considérable. On n'admit tout d'abord aucune externe; malgré cela, *seize* jeunes filles entrèrent au Pensionnat, dès la première année (2). Outre le contingent des Vallées, il en était venu de Turin et de Milan. Un plus grand nombre, certes, se seraient présentées, sans la rigueur des conditions établies.

Chaque élève devait payer 300 frs. par an, se blanchir et apporter un trousseau déterminé; le surplus de la dépense seulement était à la charge

(1) Probablement le 23 Nov., car le 23 Mai suivant était le jour de renouvellement de semestre. Cfr. Lettre de Beckwith à Bonjour, 1 Août 1838.

(2) Voici les noms des premières élèves: Elisa Vertu (M.me Arnoletto), Henriette Vertu (M.me Long *des Maranda*), Pauline Brezzi, Babet Muston (M.me Poetti), Babet Lausarot (M.me Jourdan), Caroline Muston, Ketty Caffarel (M.me Bérard), Hélène Revel, Méry Gay (M.me Volle docteur), Eugénie Ricca, Célestine Malanot, Emilie Bottino (M.me Conti), Catherine et Sévérine Bonnet (filles du major Bonnet décédé à Aoste, enseveli nuitamment sous un sentier, puis transporté à La Tour, par ordre et aux frais du roi Charles Albert, voir *I Valdési*, de A. Bert), Alexandrine et Jenny Malan (M.me Gaydou).

du Colonel (1). Les familles aisées pouvaient bien s'imposer ce léger sacrifice d'argent; cependant les autres, en plus grand nombre, devaient renoncer à l'avantage de la nouvelle institution. Il est vrai que maintes fois on vit, dans la suite, la jeune fille pauvre prendre place à côté de la jeune fille riche. On s'en étonnait un moment, puis tout s'expliquait : le Colonel y avait mis la main. Il ne touchait point à la règle : il procurait aux pauvres les moyens de s'y conformer.

On ne fixa pas d'âge pour l'admission. Cependant les élèves avaient de dix à seize ans. Deux élèves plus âgées ne passèrent que quelques mois dans l'institution.

Les matières enseignées étaient les suivantes : la religion, les langues française et italienne, l'histoire, la géographie, l'arithmétique, l'écriture,

(1) Voici le bilan du premier semestre : dépenses *frs.* 3952, contributions des élèves *frs.* 2200, à la charge du Colonel *frs.* 1752. D'après son calcul, il devait contribuer, en moyenne, la somme de 3000 *frs.* environ, par an. Plus, les contributions qu'il payait pour bon nombre de jeunes filles pauvres, filles de pasteurs, professeurs ou autres. Cfr. Lettres de Beckwith à Bonjour, 1 Août 1838 et 9 Août 1840.

Il faut ajouter que le Comité Wallon, auquel la cause de l'instruction parmi nous fut de tout temps particulièrement à cœur, avait assigné au Pensionnat, dès la première année, un subside annuel de 300 francs.

le chant sacré, tous les ouvrages du sexe, l'économie domestique. On y célébrait le culte de famille, matin et soir.

La première année fut particulièrement bénie. L'institutrice, que le Colonel était allé chercher lui-même en Suisse, M.lle Vullyamoz (1), était une personne distinguée, instruite, mais surtout capable d'exercer une grande influence sur la jeunesse, par la force de son caractère et la vigueur de ses convictions religieuses. En outre, une grande activité. Elle donnait toutes les leçons, sauf celles de chant, d'italien et de catéchisme, que l'on avait confiées à B. Malan prof. et J. Chambeaud régent. D'autre part, la femme de chambre, Louise Miéville, communiquait aux élèves, qui l'aidaient à tour de rôle, ses bonnes habitudes d'ordre et de propreté; tandis que la cuisinière, Henriette Booz (?), leur enseignait ses secrets culinaires. Rarement on vit l'instruction s'unir à l'éducation des jeunes filles d'une manière plus pratique et plus efficace.

(1) Son honoraire devait être de *Liv. st. 60*, soit 1500 frs. par an. Cette somme cependant aurait été diminuée un peu, à l'institutrice qui lui succéda. Voir *Lettre de Beckwith à Bonjour*, 1 Août 1838. Il paraît que M.lle V. avait fixé elle-même l'honoraire de M.lle Dégallier, à *Liv. st. 50*; Beckwith fait observer alors: " si elle nous convient, nous aurons la faculté d'augmenter ses honoraires „

Le Colonel jouissait de son œuvre, qu'il couvrait d'un regard paternel. Il en suivait jour par jour la marche, en constatait les progrès. Quelle joie pour lui de se retrouver journellement au milieu de celles qu'il se plaisait à appeler *ses filles!* Et quel plaisir pour ces jeunes filles de recevoir une visite de *Monsieur le Colonel!*

Au printemps de l'année suivante, 1838, Beckwith retourna en Angleterre. Son départ fut émouvant. On s'était réuni au salon, pour le saluer. Une élève (1), avec le concours de quelques unes de ses compagnes, avait composé un chant d'adieu. On le lui chanta sur un air de complainte. Les paroles tristes, la mélodie plaintive, jointes au chagrin de la séparation, les émurent tous. Le Colonel, les larmes aux yeux, dut leur promettre de revenir bientôt.

Un point noir, toutefois, avait paru à l'horizon,

(1) M^{lle} Henriette Vertu. Nous devons à l'obligeance d'une élève de cette première année, M^{me} Poët, ces vers d'occasion, que nous avons transcrits sous sa dictée et que nous citons ici, à titre de curiosité :

“ Nos cœurs sont pleins (bis) d'une grande tristesse (bis),
 En vous voyant quitter notre pays.
 Nous vous prions (bis), ne restez pas longtemps (bis)
 Sans revenir près de qui vous regrette (bis)
 Ah ! croyez donc que nos cœurs vous souhaitent
 Bonheur parfait jusqu'à vos derniers jours ! „

avant même le départ du Colonel. Un orage se déchaîna bientôt après sur l'institution naissante et faillit l'étouffer au berceau.

En ce temps-là, la dissidence florissait encore parmi nous, à la suite du Réveil de 1825. Or, M.lle Vullyamoz, que des besoins religieux poussaient à la *mômerie*, suivait avec trop d'assiduité les réunions de Monsieur Blanc. Bien plus, le culte domestique du Pensionnat, liturgique, et, par conséquent, froid, ne lui semblait point propre à édifier ses élèves ; elle se permit donc *de se servir d'autre chose que de la liturgie* (1). Il n'en fallait pas davantage pour exciter contre elle l'indignation de l'orthodoxie dominante, ainsi que les observations de l'Autorité ecclésiastique. Quelques parents mêmes retirèrent, pour cette raison, semble-t-il, leurs enfants de l'institution (2). Le modérateur Bonjour, cédant, sans doute, à la pression de son entourage plus qu'à son propre sentiment, proposa de donner congé à l'institutrice. Le Colonel vit bien de quoi il s'agissait. Cet acte d'intolérance ne pouvait plaire à

(1) Cfr. Lettre de Beckwith à Bonjour, 28 Juillet 1838.

(2) Cfr. même lettre ut supra. Beckwith conseille: "Messieurs Muston et Revel feront beaucoup mieux de placer leurs filles de nouveau „

un homme qui se plaçait au-dessus de toute rivalité religieuse. Il l'approuva cependant, dans l'intérêt de son Pensionnat.

M.lle Vullyamoz quitta son poste aux vacances (1), c'est-à-dire à la fin du mois de Juin. Les élèves, qui semblent avoir ignoré la véritable cause de son départ, lui témoignèrent la plus vive sympathie. Un chant fut composé pour la nouvelle circonstance et chanté par elles avec une effusion de larmes. Une ancienne élève de cette première année nous parlait avec enthousiasme de cette institutrice, qui savait captiver tous les cœurs.

Le départ de M.lle Vullyamoz s'effectua avant son remplacement. On dut fermer le Pensionnat, faute d'institutrice. Les pessimistes crurent un moment son existence bien terminée. Les optimistes étaient découragés. Le Colonel, lui, conservait la confiance en son œuvre. Il était résolu de la continuer, coûte que coûte, jusqu'à la fin du premier terme. Aussi écrivait-il à Bonjour : *« Ouvrez l'école, vous aurez des élèves, si la nouvelle maîtresse fait son devoir... et quand même*

(1) La cuisinière semble l'avoir suivie, puisque Beckwith écrit dans la même lettre : " Cherchez un'autre cuisinière et faites aller le Pensionnat „

nous serions forcés de fermer boutique à la fin des trois ans, soyez persuadé que l'argent aura été bien dépensé » (1). Mais son ardeur, hélas ! se heurtait à l'apathie de nos administrations et à l'indifférence des Vaudois, en général. Rien d'étonnant que le Colonel se plaigne, en cette circonstance, de n'avoir pas lui-même assez d'autorité pour agir efficacement et *d'avoir à faire à des personnes qui sont pires que des enfants, car elles sont plus méchantes : nous sommes dans toutes nos entreprises à la merci des vagues et des vents* » (2). Sans doute, il rêvait alors à l'institution du Modérateur à vie, c'est-à-dire d'une autorité centrale continue et agissante, le secondant pour ses entreprises charitables. Il se proposait même de revenir aux Vallées, avant la fin de l'année, pour voir quel accueil le prochain Synode ferait à ses propositions de réformes.

En attendant, le Pensionnat rouvrit ses portes, après plus de deux mois d'interruption, en septembre 1838. Le nombre des élèves fut d'abord minime ; cela diminuait sensiblement les recettes. N'importe. Le Colonel ne regardait pas à la dépense, parce que le Pensionnat *était une bonne*

(1) (2) Cfr. Lettre de Beckwith a Bonjour, 1 Août 1838.

chose (1). Ce qui importait surtout alors, c'était que la nouvelle institutrice, M.lle Dégallier, dont personne ne mettait en doute la capacité, fût assez prudente pour se maintenir à l'abri de tout soupçon, relativement à la piété. Le Colonel lui écrivit aussitôt une fort intéressante lettre, la mettant en garde contre tout piège. La religion, lui écrivit-il, doit être la pierre fondamentale de l'établissement, mais pas de tendance séparatiste ! « *Je ne souffre pas l'ombre de dissidence et je vous prie de ne pas constituer des réunions ni aucune autre chose hors de la marche ordinaire de l'Eglise nationale.* » (2).

M.lle Dégallier, au reste, avait été prévenue à cet égard par M.lle Vullyamoz, avec laquelle elle avait eu une entrevue, avant de quitter la Suisse. On vit plus tard qu'une telle précaution n'était pas nécessaire.

Le Pensionnat reprit son élan. L'institutrice se mit à l'œuvre avec ardeur. Le brave Bonjour, que la Table (dont il avait cessé de faire partie)

(1) Cfr. Lettre de Beckwith, à Bonjour, 28 Juillet 1838.

(2) Voir: Lettre de Beckwith à M.lle Dégallier, de Londres, 4 Octobre 1838, en réponse à un billet que cette institutrice lui fait parvenir, par le moyen de M.lle Vullyamoz, avec laquelle il continue de correspondre, après son retour en Suisse. Il écrit à M.lle D. d'être *parfaitement content de M.lle V.*

avait nommé inspecteur, la secondait avec intelligence et avec zèle, de même que les professeurs chargés de leçons, et le régent Daniel Meille, de S.t Jean, auquel on avait confié l'enseignement de l'arithmétique. L'institution prospérait, à la vive satisfaction de son fondateur, qui en concevait alors les plus belles espérances. Au nouvel an de 1839, répondant aux souhaits des jeunes pensionnaires, il leur adressait une lettre collective, très affectueuse, où il disait, après leur avoir donné maints bons conseils :... « *dans quelques années d'ici, quand j'entendrai parler d'une jeune Vaudoise sage, aimable, prudente, discrète et religieuse, j'aurai pour récompense le plaisir inexprimable de me dire que c'est une fille élevée au Pensionnat de La Tour* » (1).

Ravi de son œuvre, il se demanda un moment s'il n'était pas convenable d'organiser le Collège sur le modèle du Pensionnat. Bien plus, il caressa même l'idée de faire venir de la Suisse un professeur, pour cet autre établissement. « *Quand le Collège sera organisé sur le même pied que le Pensionnat, avec des hommes capables, nous en*

(1) Lettre aux élèves du Pensionnat, datée de S.t Jean, le 3 Janvier 1839.

retirerons du fruit et pas avant » (1) — écrivait-il à Bonjour, de Londres, où il était retourné, après avoir assisté au naufrage de ses projets épiscopaux, au Synode de 1839. Il ressentait alors une bien triste déception. Il sembla même, un instant, se détacher des Vaudois, à la cause desquels il s'était voué depuis tant d'années. Il les aimait trop pour les abandonner ; mais un lien, entre tous, le retenait fortement : son Pensionnat. Il en suit de loin la marche, avec la même sollicitude que lorsqu'il est présent ; il en exprime son entière satisfaction. « *C'est là la meilleure chose que j'aie faite* » (2), écrit-il. Dans ses heures d'abattement, il se console, en pensant à cette institution ; il en parle constamment, avec abandon, dans sa correspondance soutenue avec son ami Bonjour, qui le comprend mieux que tout autre. « *C'est le seul monument qui restera de nos travaux, essayons de le tenir debout* ! — « *C'est la seule terre*

(1) *Lettre de Beckwith à Bonjour*, 5 Mars 1840. On n'en fit rien. Un Collège-Pensionnat, tel que le rêvait aussi le Rev. Gilly, n'était pas dans les idées et les mœurs des Vaudois. Un professeur étranger, cela ne flattait guère l'amour propre de notre corps pastoral, d'où sortaient nos professeurs et recteurs. Cela ne répondait pas, surtout, au but du fondateur du Collège. Nous renvoyons pour plus de détails à notre *Histoire du Collège Vaudois*, en préparation.

(2) *Lettre de Beckwith à Bonjour*, 21 octobre 1839.

ferme que nous possédions. Tout le reste est dans le vague » — « *La seule chose qui me reste dans votre pays c'est ce Pensionnat* » (1).

A l'expiration du premier terme d'essai, le Pensionnat n'était pas encore assez fortement constitué pour être abandonné à lui-même, comme son fondateur l'avait peut-être espéré. Le moment donc n'était pas encore venu de le confier en d'autres mains. Le Colonel n'hésita pas un instant à prendre un nouveau terme de trois ans. Il en écrivit au Dr. Gilly (2), l'avertissant qu'en cas de mort, il lui faisait un legs, pour mettre son œuvre à l'abri de la détresse.

Cependant la nouvelle institutrice, que des qualités plutôt extérieures avaient fait apprécier dès l'abord, cessait de lui plaire. Il y avait dans le caractère de cette demoiselle quelque chose qu'il ne croyait pas propre à inspirer aux élèves les sentiments religieux qu'il désirait. Ses principes d'éducation visaient, paraît-il, au physique plus qu'au moral. Il n'était plus question, cette fois, de piétisme, mais de piété toute simple. Le Colonel avait dû s'en apercevoir, pendant son

(1) Lettres de Beckwith à Bonjour : 8 Février 1840 : 5 Mars 1840 : 30 Mars 1841.

(2) Lettre de Beckwith à Bonjour : 5 Mars 1840.

séjour aux Vallées, en 1840 ; il en avait même causé avec Bonjour, qui partageait ses appréhensions ; s'il n'avait rien décidé alors, c'était par crainte d'agir avec précipitation. Mais, après son retour en Angleterre, le danger grandit tout à coup à ses yeux. L'ennemi, que nous ne surveillons plus de près, nous paraît plus redoutable. Le changement d'institutrice s'imposa comme un devoir de conscience, ou bien il manquait son but (1).

Dans son anxiété, sa pensée se reporta soudain vers M.lle Vullyamoz, la première institutrice dont il avait vivement regretté le départ. Cette personne énergique et pieuse avait laissé une image profondément empreinte dans son souvenir. *Celle-là savait dominer les jeunes filles, celle-là leur avait fait faire de grands progrès.* C'est qu'elle était plus qu'une simple suisse ; elle avait été formée au sein d'une famille anglaise. Cela rehaussait ses mérites, aux yeux du Colonel. Il en écrivit à Bonjour. Il nous faut une personne ca-

(1) *« Mon but est de donner une impulsion religieuse à ces jeunes filles et si je ne puis réussir à le faire, je manque le but principal de mes sacrifices ».* Lettre de Beckwith à Bonjour, de Londres, le 24 Déc. 1840. Or, l'institutrice en question *« n'inspire pas ces sentiments religieux que nous désirons ».* Lettre du 29 Mars 1841.

pable de mouler nos filles ; la *Vullyamoz* a fait cela (1), pourquoi ne la reprendrait-on pas ? Il y avait des difficultés évidentes ; mais le Colonel comptait revenir aux Vallées — il n'en pouvait rester longtemps absent, malgré tout ; — il aurait surveillé l'institutrice, afin d'en prévenir les écarts.

Bonjour convenait bien de la nécessité d'un changement d'institutrice ; mais il tomba des nues à une pareille proposition. Pouvait-on rappeler, en dépit de l'autorité ecclésiastique et de l'orthodoxie dominante, celle que l'on avait congédiée naguère ? Mieux valait ne rien changer du tout. Ne revenant pas de sa surprise, il eut le courage de l'exprimer franchement à son noble ami ; il eut même l'habileté de l'exagérer au point de ne plus admettre la nécessité d'un changement quelconque.

Le Colonel eut raison, à son tour, de s'étonner. Ce vieux militaire, cet homme franc, ennemi de toutes tergiversations, répondit par ces paroles badines et piquantes à la fois : *On a beau dire, vous aïti gent dē Gesia êtes beaucoup plus malins que nous autres du métier des armes. C'est que nous avons*

(1) Cfr. *Lettre de Beckieith à Bonjour*, 29 Mars 1841.

toujours manié l'acier et vous autres, vous êtes habitués à tordre les esprits... Je ne sais pas pourquoi vous êtes étonnés de ma communication au sujet de l'institutrice, puisque dans nos conversations nous étions d'accord sur la cause qui, selon moi, rend indispensable une telle démarche, vu le but que je me propose, qui n'est nullement rempli...» (1).

Bref, il ne convenait pas à Bonjour de résister en face au désir d'un bienfaiteur. Les Vaudois furent trop heureux, en ces moments de froideur, de saisir l'occasion qui se présentait tout naturellement à eux de lui témoigner leur reconnaissance, par un entier acquiescement à sa volonté.

Mlle Vullyamoz fut ainsi rappelée vers la fin de Septembre 1841. Quelques jours après, le Colonel Beckwith rentrait aux Vallées, et fixait sa demeure dans ce même palais des comtes, où était le Pensionnat.

Il n'eut pas d'abord à se repentir du rappel de l'ancienne institutrice, au contraire. La Table elle-même dut être satisfaite, puisqu'elle la traite *d'institutrice expérimentée*, écrivant au Comité

(1) Cfr. *Lettre de Beckwith à Bonjour*, 27 Avril 1841.

Wallon, et ajoute: « *Son habileté, fortifiée des lumières de M. le Colonel et du directeur du Pensionnat, continuent à le rendre prospère* » (1).

Cette prospérité, il faut le dire, ne tenait pas au nombre des élèves, qui diminuait constamment. Non pas que l'on méconnût aux Vallées les bienfaits de cette institution supérieure; loin de là. Tout démontre, au contraire, qu'on l'appréciait toujours davantage. Mais un Pensionnat était inabordable pour la plupart des familles vaudoises. Pour en bien peupler les classes, il fallait en élargir l'entrée. C'est ce que fit le Colonel. Cédant aux sollicitations de plusieurs personnes de La Tour et des paroisses environnantes, il se décida à admettre des externes. C'était vers la fin de 1841.

Un principe nouveau s'introduisit ainsi dans l'institution, un principe qui devait la transformer entièrement, plus tard. Mais pour lors, le nombre des externes, plutôt restreint, n'altéra guère sa physionomie. Elle fut essentiellement encore ce qu'elle avait été jusque là: un Pensionnat. Seulement, le nombre des élèves augmenta, au grand

(1) Cfr. *Rapport de La Table* au Comité Wallon, pour 1842, 16 Mai 1843.

avantage de la population. Il était d'une quinzaine en 1842, le tiers environ d'externes (1).

Observons, en passant, que parmi ces premières externes se trouvait M.lle Caroline Volle, de S.t Jean, pour laquelle Monsieur le Colonel ressentit aussitôt une affection particulière. Il en fit son épouse, quelques années plus tard, et récolta en elle un fruit béni de l'arbre qu'il avait planté.

Le second terme d'essai, à son tour, étant expiré, tout engagement de Beckwith avait bien cessé.

Ce noble bienfaiteur avait pour principe de ne jamais s'engager pour longtemps. Il aimait à suivre l'inspiration du moment. Bien mieux, il voulait faire l'éducation des Vaudois, très durs à la détente. Sa tactique, dans toutes ses œuvres, fut celle-ci : *si les Vaudois font tant, M.r le Colonel fera tant* (2). En tout, il donnait l'impulsion, une forte impulsion ; aux Vaudois, la charge du reste. Or, il avait pris sur lui de fonder un Pensionnat ; il l'avait fortifié, en lui prodiguant de nouveaux soins : rien ne l'empêchait

(1) Celles-ci étaient soumises à un écolage annuel de 60 francs.

(2) Beckwith lui-même l'écrivit à Bonjour, 27 Décembre 1833.

maintenant de se retirer avec honneur, laissant la besogne à d'autres. Mais non, il ne peut abandonner son œuvre, avant de l'avoir bien assise. Lui, qui a fourni toutes nos écoles de quartier, de bonnes constructions, laissera-t-il son Pensionnat dans la maison d'autrui ? Cela n'est pas possible. Voilà donc le Colonel prenant sur lui un nouveau terme de deux ans, pendant lequel il consolidera son institution intérieurement, tout en la dotant d'un édifice parfaitement approprié à sa destination.

Sur ces entrefaites, survint le départ précipité de M.lle Vullyamoz. Pour quelle cause ? Il est difficile de répondre à cette question. Ce départ s'effectua si mystérieusement, qu'à une telle distance il ne nous est pas permis d'en pénétrer le secret. Les documents nous manquent, les témoignages sont muets. Certes, les Vaudois qui subissaient cette institutrice, rien que par égard pour le Colonel, devaient être assez mal disposés en sa faveur. On parlait, en outre, d'irrégularités dans son administration, ainsi que de désaccords entre l'institutrice et la femme de chambre... quoi qu'il en soit de ces conjectures, M.lle Vullyamoz quitta les Vallées, vers le milieu de

l'année 1843 (1), après avoir dirigé à deux reprises et avec succès, il faut le dire, notre établissement scolaire.

Mlle Genand, du canton de Vaud, fut appelée à la remplacer.

Il était difficile de rencontrer une personne plus capable et plus digne. Les dons de l'intelligence, du caractère et du cœur se retrouvaient en elle dans une mesure peu comune. Tout cela au service d'une remarquable piété.

Sous sa direction éclairée et sûre, le Pensionnat prit un nouvel essor. Les classes sortirent peu à peu de l'indécision des premières années. On en compta deux, même trois, plus ou moins séparées, entre lesquelles se répartissaient les élèves dont quelques-unes étaient là, depuis les premiers débuts. Elles restaient deux années, trois ou plus encore, selon leur âge, jusqu'à l'achèvement de

(1) Le 16 Mai 1843, la Table parle de cette institutrice comme si elle était encore à son poste. Mais on était déjà en pourparler avec celle qui devait la remplacer, puisque, le 2 Juin, Beckwith écrivait, de Londres, qu'on lui envoyât la réponse de Mlle Genand. Le 11 Août, il avait répondu à la *missive* de cette dernière; le 6 septembre, il était sur son départ pour les Vallées. Il y serait arrivé avant la nouvelle institutrice; il l'aurait même remplacée, pour quelque temps, en attendant son arrivée, avec l'aide des professeurs et des élèves les plus avancées — d'après le témoignage d'une élève de ces temps-là. Rien d'étonnant, son dévouement n'avait point de bornes.

leur éducation. L'institutrice garda, comme par le passé, la plus grande partie des leçons ; les anciens professeurs continuèrent leur enseignement respectif. On ajouta le recteur Monastier pour la calligraphie.

C'est à cette époque, le 24 Septembre 1844, que le Pensionnat reçut une visite mémorable. M.lle Genand donnait une leçon, lorsqu'un Monsieur étranger frappa à la porte, demandant à visiter l'école. Son air distingué, ses manières courtoises le firent introduire aussitôt, sans qu'il eût dit son nom. L'institutrice, invitée par lui, continua sa leçon. L'étranger écouta un instant la lecture des élèves puis, interrompant, se mit à les interroger lui-même. Leurs réponses lui parurent satisfaisantes. Il partit en témoignant de l'excellente impression qu'il emportait de sa visite. Quel ne fut pas l'étonnement de l'institutrice, des professeurs, et de tout le monde, lorsqu'on lut, sur la carte laissée par le visiteur, le nom de ROBERTO D'AZEGLIO, ministre de S. M. le Roi de Sardaigne.

Quelques heures plus tard, du haut du balcon d'une de leur compagne, Méry Gay, les élèves du Pensionnat assistaient au défilé de la procession catholique, qui de l'ancienne église descen-

dait lentement vers le nouveau sanctuaire qu'on allait inaugurer: à leur grande surprise, elles virent, cheminant à côté du Roi Charles Albert, l'illustre visiteur du matin, le ministre d'Azeglio!

La renommée du Pensionnat s'étendait peu à peu. On avait reçu, dès l'abord, des jeunes filles non vaudoises, par exception; mais à présent les demandes devenaient plus fréquentes. Cela pouvait flatter l'amour-propre du Colonel, mais non pas l'induire à sacrifier le but spécial qu'il s'était proposé. Or, au point de vue strictement vaudois, l'admission d'étrangères n'était pas sans inconvénients. Il ne tarda pas à s'en apercevoir; il en eut même quelque ennui. Aussi résolut-il de fermer la porte aux élèves étrangères.

En 1844, Bonjour lui proposait l'admission d'une jeune fille de Milan. Il refusa net. « *Il me répugne* — lui écrivit-il de Londres, où il était retourné l'année précédente — *de recevoir des étrangères à l'institution. Cette jeune fille a été mal élevée à Milan et quoique les jeunes Vaudoises aient des défauts, elles n'ont pas de vices. Une brebis galeuse suffit pour nous mettre en désordre* » (1).

(1) Lettre de Beckwith à Bonjour, Londres 13 Août 1844.

Un mois n'était pas encore écoulé, qu'une nouvelle demande lui était adressée. C'était le médecin Trucchi, de Bricheras, qui le priait de bien vouloir admettre au Pensionnat une jeune Martin de Bibiana. Il lui en coûta, certes, de refuser au docteur qui l'avait soigné avec empressement, lors de sa grave maladie, en 1833, mais il répondit à Bonjour : *« je vous ai donné déjà mes motifs pour renvoyer au moins pour un temps la réception d'étrangères dans l'institution »* (1).

De retour aux Vallées, vers la mi-Novembre 1844, il fixa, comme par le passé, sa demeure dans la maison même du Pensionnat, afin d'en suivre la marche de plus près. « Ce qu'il déploya de bonté, de sollicitude et de paternel intérêt pour ces jeunes filles — écrit J. P. Meille, son biographe autorisé — ceux-là seulement peuvent s'en faire une idée, qui en ont été les témoins ou les objets. Chaque jour inmanquablement il faisait sa tournée dans les classes, où sa seule présence était un encouragement presque aussi puissant que ses paroles, rarement sévères et toujours enjouées et badines. Une ou deux fois

(1) Lettre de Beckwith à Bonjour, 4 sept. 1844.

par semaine, un certain nombre d'entr'elles, tour à tour, étaient invitées à sa table, ce qu'il faisait dans le but surtout de les guérir de la gaucherie qui était naturelle à la plupart, et de les former insensiblement, à l'usage du monde dans ce qu'il a de bon et de recommandable. Le dimanche soir, il les voulait invariablement dans son salon, avec la directrice et les personnes, messieurs et dames, qui choisissaient de préférence ce soir-là pour lui rendre visite, et il ne les congédiait jamais qu'après le culte célébré en commun et précédé ou suivi du chant de quelques beaux cantiques » (1).

Outre ces réceptions régulières, il offrait de temps en temps des soirées inoubliables, à la réussite desquelles institutrice et élèves contribuaient pour leur part. M.lle Genand y excellait. Elle avait une dévotion toute particulière pour le Colonel, toute sa joie était de lui ménager de petites surprises. C'étaient des chants de circonstance, qu'elle faisait étudier à son insu et qui le surprenaient au milieu d'une de ses soirées, ou même quelque pièce de Racine qu'elle faisait représenter par les élèves, en costumes du temps. Quelques

(1) J. P. Meille, Le Général Beckwith etc., pag. 108.

fois aussi, les jeunes étudiants du Collège étaient invités, avec leurs professeurs. On chantait ensemble des chœurs préparés d'avance, on s'amusaît à des jeux de société, puis on servait le thè, avec des gâteaux.

Le Colonel eût bien aimé distraire encore cette jeunesse. Il ne l'aimait pas morose, il la voulait sérieuse et joyeuse tout à la fois. Mais il ne se sentait pas entièrement libre. Il aurait même dit un soir, avec un sourire quelque peu malin : *« Je ferais bien danser ces filles et ces garçons, mais ils me pendraient ! »*.

Inutile d'ajouter que, même sans bal, on s'amusait royalement aux soirées du Colonel.

Cependant la première période du Pensionnat, joyeuse et de courte durée comme l'enfance, touchait à sa fin. L'édifice en construction allait être achevé. On en avait choisi l'emplacement à l'extrémité occidentale du bourg, à l'endroit même où quelques années auparavant Beckwith avait fait construire une salle pour l'Ecole latine, alors parfaitement distincte du Collège. On avait même enclavé, cette salle, devenue inutile depuis la fusion des deux écoles, dans la nouvelle construction. Gastaldi, le chef-maçon qui avait construit le Collège, avait eu l'entreprise de la nouvelle

école. Le 3 Juin 1844, on avait signé l'acte d'acquisition pour l'emplacement ; en moins d'une année, l'édifice devait être achevé.

Cette année ne touchait point encore à sa fin, qu'une grave maladie de l'institutrice vint interrompre le cours régulier des études. M.lle Genand ne se rétablit que lentement, malgré les soins affectueux de son amie, M.me B. Malan. Son état de santé lui conseillait l'air du pays natal. Elle retourna donc en Suisse, accompagnée de ses amis Malan.

Le Pensionnat resta ainsi désert, tandis qu'on cherchait une nouvelle institutrice. Tout l'été passa dans l'attente. La reprise des cours n'eut lieu qu'à l'automne suivant, dans le bâtiment achevé.

Le Colonel, dont l'œuvre était bien accomplie, cette fois, n'attendit pas ce moment pour retourner en Angleterre. Mais avant son départ, il voulut la confier, cette œuvre de prédilection, à la Table ; ce qu'il fit en la lui recommandant de tout son cœur (1).

Une réunion de la Table, du Colonel et de

(1) Il s'engageait encore à parfaire le surplus des dépenses du Pensionnat, pour deux années, en attendant que la Table eût pourvu d'une manière permanente à son entretien.

quelques vaudois notables, fut tenue le 6 Mai 1845. On y traita de la réorganisation du Pensionnat sur de nouvelles bases. Le Colonel partit ensuite tranquille (Juin 1845). D'autres œuvres, non moins importantes, l'attendaient. Fidèle à ses principes, il avait jeté les fondements d'une institution, il l'avait entretenue pendant un certain temps, pour en mettre les avantages en évidence aux yeux du public : à ce public, maintenant, de la placer sur un pied solide et durable. Pour lui, *il dégagait ses moyens pour les tourner d'un autre côté* (1).

Ainsi se termina la première période du Pensionnat, celle de la fondation, que l'on peut bien, à juste titre, appeler la *période Beckwith*. Ce noble bienfaiteur en fut l'âme, c.-à-d. la vie. Pendant ces huit premières années, le Pensionnat fut l'objet de sa sollicitude vraiment paternelle. Il ne le laissa manquer de rien.

Il le secourut abondamment de ses biens matériels, il le dirigea avec intelligence, mais ce qui importe plus que tout autre chose, il lui donna la meilleure partie de son cœur. Les élèves,

(1) Cfr. Lettre à Bonjour, 30 septembre 1844. Cet autre côté sera la construction des *Maisons neuves*, pour loger les professeurs, puis d'un temple à La Tour, d'un presbytère, d'un temple à Turin etc.

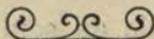
qui eurent le bonheur de le connaître, en ressentirent un bienheureux effet toute leur vie. Il en suivit lui-même plusieurs, longtemps après leur sortie du Pensionnat, encourageant les unes entrées dans le monde, par ses conseils, soutenant les autres, tombées dans le besoin.

Son souvenir, nous ne craignons pas de le dire, fut en bénédiction à toutes, sans exceptions. Ce n'est pas en vain que l'on rencontre sur ses pas, en entrant dans la vie, un homme au cœur noble, à l'esprit élevé, un héros de la charité, un esclave du devoir. Cette rencontre ne peut qu'être bénie.

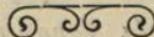
L'œuvre accomplie au sein des Vallées par le Colonel Beckwith est immense, pas n'est besoin de le répéter ici. Mais le joyau de sa couronne est sans contredit *la fondation du Pensionnat*. Ce fut son œuvre de prédilection : ce fut l'institution qui contribua le plus, avec le Collège, au relèvement et à la prospérité du peuple Vaudois. Impossible de mesurer toute son influence bénie ; mais combien de personnes instruites et chrétiennes s'y sont formées : des femmes de pasteurs, professeurs et régents, des maîtresses pour nos écoles, des institutrices pour l'Italie et

pour l'étranger, des bonnes mères de famille, filles ou sœurs, en exemple et en bénédiction à notre peuple !

Il n'est pas de doutes, parmi les nombreux titres du Colonel Beckwith à la reconnaissance des Vaudois, un des plus méritoires, est certes celui-ci : d'avoir doté les Vallées du Pensionnat de La Tour.



FIN DE LA PREMIÈRE PÉRIODE





PRIX : 50 CENT.

